

SYLVAIN-CLAUDE FILION

# DANS L'OMBRE DU MONT ROYAL

1. LE SECRET DE WILFRID LAURIER

Flammarion >  
Québec

COUVERTURE

Illustration : Magdalena Russocka / Trevillion Images

Conception graphique : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Mise en pages : Michel Fleury

Révision : Élyse-Andrée Héroux

Correction : Julie Robert

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2025

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-317-8

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-319-2

ISBN (PDF) : 978-2-89811-318-5

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2025

Imprimé au Québec

[flammarionquebec.com](http://flammarionquebec.com)

# Le Canada en 1895





# 1

## LE CLUB DES SIX ÉPONGES

Lorsqu'il descendit à la gare du Grand Tronc, Jean-François Kerouac fut presque pris de vertige. Les bâtiments qui s'offraient à sa vue lui parurent gigantesques. Et après ce long trajet en train, il avait des fourmis dans les jambes. Comme il lui tardait de se mêler à la faune de la grande ville! Il tenait dans chaque main une lourde sacoche contenant tout ce qu'il possédait, ainsi qu'une quarantaine de piastres bien rangées dans son portefeuille. Il buvait du regard les édifices mythiques qu'il ne connaissait que par les illustrations qu'il avait vues. Gavé depuis si longtemps des poèmes qu'il lisait dans *Le Samedi* et des rubriques théâtrales du *Passe-Temps*, il mettait enfin le pied dans la métropole du Canada, déterminé à plonger dans l'univers romantique que lui inspiraient ses lectures. Et en cet après-midi du jeudi 3 octobre 1895, il lui semblait que sa vie venait de commencer.

Les rayons obliques du soleil d'automne conféraient des reflets jaunâtres aux pierres grises des façades, pâle paix contrastant avec l'air préoccupé des passants pressant le pas, les tramways ravalant la rue avec leur bruit de ferraille bringuebalante, les enseignes pendouillant au fronton des établissements de commerce et les vitrines regorgeant de marchandises. Jean-François se sentait aspiré dans une

trépidation perpétuelle battant une mystérieuse cadence de bienvenue.

Il savait où il allait : depuis le temps qu'il rêvait de découvrir le Café Ayotte, sur la rue Sainte-Catherine, au coin de la rue Saint-Denis. C'était, avait-il compris, le rendez-vous de la jeunesse bohème. Lui-même rêvait de publier des rimes, des sonnets, des alexandrins, ou encore de s'acheter des tubes et des pinceaux pour peindre des portraits ou des scènes urbaines. Il s'arrêta au coin de la rue Saint-Laurent<sup>1</sup>, pour être sûr de s'orienter dans la bonne direction. Sous un auvent, un vieil édenté accroupi tendait la main. Soumis à une sorte d'explosion de gratitude envers ce monde nouveau qui lui ouvrait les bras, Jean-François fouilla dans la poche de son pantalon et en extirpa un demi-dollar qu'il tendit au mendiant. « Quelle folie ! pensa-t-il. À ce compte-là je vais être pauvre moi aussi dans pas long. » Mais il ne doutait pas un instant de sa bonne étoile, persuadé qu'il ferait sa place comme artiste dans le tourbillon de culture que représentait Montréal à ses yeux.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour se retrouver devant la façade du Café Ayotte, qu'il embrassa d'un regard ému. Il se sentait comme s'il allait entrer dans une église.

Une fois passée la porte, ses pupilles mirent un instant à s'adapter à l'ambiance tamisée, les murs de lambris sombres, la fumée bleutée flottant au-dessus des têtes, et ses oreilles furent assaillies par un brouhaha de grincement de chaises que l'on tire ou repousse, de la cacophonie des voix entremêlées, et du clac retentissant des verres que l'on plaque sur le zinc après avoir fait cul sec.

---

1. L'artère prendra l'appellation générique de boulevard en 1905.

Jean-François s'approcha d'une banquette et laissa choir ses deux sacoches. Le bruit fit se retourner un groupe de jeunes hommes qui se tenaient tout près.

— Tiens, un nouveau ! fit l'un.

— C'est pas un étudiant, son visage est trop hâlé, ajouta un autre.

Jean-François, se sentant mis en examen, n'osait ouvrir la bouche. Un type assez grand, portant un chapeau mou, s'approcha de lui.

— Je m'appelle Frédéric Delwaert et je suis de Bruxelles. Et vous, d'où venez-vous ?

— Kamouraska, fit timidement Jean-François.

— Ah !... On porte des habits de flanelle en automne là d'où vous venez ?

Jean-François se sentit gêné par son accoutrement, qui avait une allure assurément campagnarde en comparaison des habits bien coupés de son interlocuteur.

— C'est peut-être un hobereau, observa un troisième membre du groupe.

— Un quoi ?

— C'est un compliment. Monsieur... ?

— Jean-François Kerouac. Vous êtes des poètes ? demanda-t-il ingénument.

Des éclats de rire lui répondirent.

— Nous sommes l'avenir, déclara Delwaert. Approchez que je vous présente.

Puis, élevant la voix en tournant la tête :

— Échanson ! Apportez-nous des tours de Babel !

Delwaert présenta ses amis, qui avaient tous autour de la vingtaine et qui provenaient, en grande partie, du Collège Sainte-Marie : Jean Charbonneau, Louvigny de Montigny, Joseph Melançon et Paul de Martigny. Puis, désignant un

jeune homme plus petit que les autres, les cheveux blonds séparés par une raie bien claire, la moustache en accent circonflexe et les sourcils en forme de virgules, il dit :

— Et lui, c'est Victor Pons. Il est souffleur.

— Souffleur ? répéta Jean-François.

Pons s'approcha et lui tendit la main.

— Souffleur à l'opéra, précisa-t-il. Mais dans mes temps libres, je fabrique des fleurs artificielles.

— Qui sont plutôt laides, railla Louvigny.

— Mais elles vivent plus longtemps que les vraies, rétorqua Pons.

Le tenancier arriva avec six grandes flûtes de bière — c'est ce que l'on désignait par le terme « tour de Babel ». L'on porta un toast à la santé des Canadiens français du Manitoba. Jean-François ne comprenait pas de quoi il était question. Delwaert, percevant l'interrogation dans sa physionomie, expliqua :

— Nous luttons pour que les catholiques du Manitoba retrouvent leurs droits !

— Ils ont aboli les écoles françaises, c'est un affront ! ajouta Charbonneau.

— Mais le premier ministre a promis un bill remédiateur, dit Pons.

— Les conservateurs vont reculer, dit Louvigny. Mon père dit que Bowell n'a plus la confiance de ses députés.

— Alors ils n'auront jamais le vote des Canadiens français, répliqua Charbonneau.

— Les libéraux peuvent-ils régler le problème ? suggéra timidement Jean-François.

— Laurier est un opportuniste, poursuivit Charbonneau. Rien ne prouve qu'il agira même s'il remporte les prochaines élections.

Il avala d'un trait le contenu de sa flûte.

— Tout doux, mon cher, ou vous ne serez pas en état d'aller au théâtre ce soir.

— Moi, monsieur, je ne bois jamais d'eau! Je retourne au bar.

Toutes ces informations se bousculaient dans la tête de Jean-François, qui connaissait bien peu la politique. Pendant que ses amis reprenaient leurs discussions, Frédéric Delwaert l'invita à s'asseoir et se chargea de lui expliquer la polémique qui était sur toutes les lèvres depuis l'été.

— C'est tout simple, mais c'est aussi très compliqué, dit-il en préambule. Il y a cinq ans, le gouvernement du Manitoba a aboli les écoles catholiques. Ils prétendent avoir mis en place des écoles publiques neutres, mais en vérité, ce sont toutes des écoles protestantes. C'est une infamie qui ne passe pas! Le Manitoba veut éliminer la minorité française, et les orangistes de l'Ontario applaudissent.

Louvigny de Montigny se joignit à eux.

— Rien ne fera changer d'avis le gouvernement manitobain. Là-bas comme ici, le clergé est impuissant et la grogne est partout. Même le meilleur journal français d'Ottawa a tourné le dos aux torys, alors qu'il avait l'habitude de les appuyer aveuglément.

— Et que va-t-il se passer? demanda Jean-François dont l'intérêt grandissait.

— Difficile à dire, dit Louvigny. La Cour suprême et le Conseil privé se sont contredits. Et pour rester au pouvoir, le premier ministre Bowell a besoin du vote de la province de Québec.

— Mais son propre cabinet s'entredéchire sur l'idée d'une loi réparatrice, compléta Delwaert.

Louvigny de Montigny se racla la gorge pour réciter une phrase de Tardivel, un farouche défenseur des droits des catholiques dont il admirait tant les écrits qu'il pouvait les citer par cœur.

— « La destinée des Canadiens français est : ou de disparaître comme race distincte, confondue dans les éléments disparates qui les entourent ; ou bien de constituer un jour, à l'heure voulue, une nation parfaitement autonome. »

— Soixante ans depuis que les Canadiens français ont plié l'échine ! clama Martigny. Soixante années de trop !

— Mais Tardivel est toujours à baiser la soutane des curés, protesta Delwaert.

— Qui est Tardivel ? demanda Jean-François, qui avait peine à s'y retrouver.

— Un journaliste qui se bat depuis des années pour que la province de Québec jouisse d'une plus grande autonomie.

— C'est un ultramontain ! Il prêche une république catholique ! Pourquoi pas une principauté papale ? ironisa Delwaert.

— Voyons, n'exagère pas, Delwaert ! Évidemment, vous autres, en Belgique, vous êtes plus évolués que nous.

— Nous avons nos propres problèmes nationaux. Tu oublies que c'est parce que le *Journal des débats* a mis le néerlandais sur le même pied que le français que j'ai tout quitté pour venir vivre ici.

Intéressé par la conversation, Victor Pons était venu s'asseoir avec eux.

— Arrêtez de bombarder notre nouvel ami, déclara-t-il. On lui suggérera quelques bonnes lectures et il comprendra bien assez vite. Rappelez-vous qu'il s'intéresse à la poésie : la première chose qu'il nous a dite en entrant, c'est qu'il voulait savoir si nous étions des poètes.

— Tu as parfaitement raison, répondit Louvigny. Mon cher Kerouac, je vous invite dans ma mansarde demain soir. Nous lirons des poèmes.

— Et naturellement, on boira beaucoup de bière, commenta Pons.

— On nous surnomme le club des Six Éponges, expliqua Louvigny, et c'est ma foi assez bien dit.

— Il faut que je file, l'interrompit Pons. Je dois me changer avant d'aller au théâtre.

— C'est vrai, c'est la première, ce soir!

— Il était plus que temps, ça fait une semaine que le début de la saison est reporté, indiqua Louvigny.

— Pourquoi? demanda Jean-François.

— Il manquait d'instrumentistes. Ils ont finalement programmé *Le songe d'une nuit d'été* pour le gala inaugural.

— Ce n'est pas le meilleur opéra d'Ambroise Thomas, observa Louvigny. Je préfère *Mignon*, c'est son œuvre la plus intéressante.

— On l'a déjà donné quinze fois la saison dernière, soupira Pons. Et puis c'est l'idée du directeur artistique, Durieu. Il voulait ouvrir la saison avec une première canadienne. Vous viendrez ce soir?

— Je pensais aller à l'Académie de Musique pour voir *La tzigane*, dit Delwaert.

— Peuh! Avec leurs places à deux piastres, ils n'attirent que les bourgeois de l'Ouest, rétorqua Pons.

Puis, consultant sa montre de poche, il ajouta :

— Vous devriez vous dépêcher, presque tous les billets sont vendus, mais je crois que vous trouverez quand même quelques places au paradis.

— Qui chante ce soir?

— Mademoiselle Cléry, la Conti-Bossy qui jouera Elizabeth...

— La Barély y sera? l'interrompit Louvigny.

— Non. Elle a eu beau faire le pied de grue devant le bureau de Durieu pendant une semaine, il n'en pince que pour les cantatrices qu'il a fait venir de Paris. Mais pour répondre à ta question, oui, elle y sera sûrement. Pas sur scène, mais elle ne ratera pas l'occasion de se faire voir dans le foyer durant les entractes!

— Qui est la Barély? demanda Jean-François.

— Mademoiselle Barély est la plus belle soprano du monde. Elle reçoit régulièrement chez elle, au square Chaiboillez, lui répondit Pons.

— Et quelle femme! Une taille de guêpe! renchérit Louvigny de Montigny. Une déesse! Elle chante comme un rossignol!

— C'est vrai qu'à chacune de ses apparitions elle constitue un spectacle en elle-même, plaisanta Pons.

— Vous venez avec nous? demanda Delwaert à Jean-François.

Celui-ci regarda les deux sacoches à ses pieds et se rendit compte qu'il s'était laissé emporter par la pétulance de ses nouveaux amis.

— Il faut être habillé? demanda-t-il à Delwaert.

— Bien sûr. Queue-de-pie et cravate blanche.

— Je n'ai rien de tout ça.

— Où logez-vous?

— Nulle part, fit Jean-François avec candeur. Je viens tout juste d'arriver.

Frédéric Delwaert le jaugea des pieds à la tête.

— Nous avons à peu près la même taille. Venez chez moi, je vous prêterai quelque chose.

Les épongistes se séparèrent et Jean-François suivit Delwaert.

— J'habite pas loin, dit ce dernier.

Après avoir fait quelques pas, Jean-François l'interrogea :

— Qu'est-ce qui vous a amené à venir au Canada ?

— J'avais envie de mieux connaître ceux qui partagent ma langue. Nous nous disputons souvent chez nous, en Belgique. La cohabitation entre les Wallons et les Flamands est difficile. Et puis, il y a trop d'Allemands !

— Pourquoi ne pas être allé à Paris ? Je rêve d'y aller un jour !

Delwaert éclata d'un grand rire.

— À Paris ? Il y a trop d'Anglais !... Et puis, j'éprouve une sympathie naturelle pour les opprimés. Depuis mon arrivée, il y a six mois, j'en ai beaucoup appris sur la façon dont on traite les Canadiens français. C'est pourquoi la question des écoles du Manitoba m'intéresse.

Jean-François n'osait répondre tant il craignait d'étaler son ignorance. La tournure des événements l'étourdissait.

Frédéric Delwaert lui résuma sa situation : ses parents lui envoyaient une allocation confortable, même s'ils gardaient en réserve une somme rondelette en guise de dot pour sa sœur. Jean-François l'écouta avec attention jusqu'au moment où ils arrivèrent tout en haut de la rue Wolfe. Il fut ébloui en entrant dans le logis de Delwaert, une garçonnière meublée avec un raffinement qui lui était étranger. Il y avait des aquarelles sur les murs, des fauteuils recouverts de velours frangé, une grande table en acajou couverte de feuillets, de plumes et d'un encrier. Deux paravents cachaient les lieux personnels et la pièce comportait deux hautes fenêtres

à espagnolette, qui donnaient sur le parc Logan<sup>2</sup>. Pendant que Delwaert fouillait sa garde-robe pour trouver un habit à lui prêter, Jean-François regardait les peupliers secoués par le vent qui détachait leurs pièces d'or pour les faire voler au-dessus des fiacres circulant rue Sherbrooke. Était-ce pour lui le commencement de la vie d'artiste qu'il désirait tant? Delwaert vint le tirer de sa rêverie.

— Voilà un frac qui vous ira parfaitement. Et voici une paire de gants blancs. Pour votre première nuit à Montréal, je vous promets qu'on va faire la fête. Et on ne fermera pas l'œil avant l'aurore!

---

2. Aujourd'hui, le parc La Fontaine.

## 2

### LE ROSSIGNOL DU SQUARE CHABOILLEZ

Pendant que Jean-François faisait un brin de toilette et se changeait chez Frédéric Delwaert, l'agitation régnait chez mademoiselle Barély, dont le grand logement, au troisième étage d'une solide maison en briques ocre, avait une vue imprenable sur la tour octogonale de l'édifice Rodier. Le square Chaboillez était un endroit animé de jour comme de nuit et constituait une porte d'entrée sur le cœur de la ville, alors situé dans ce que l'on appelle aujourd'hui le Vieux-Montréal. Même si les inondations étaient fréquentes au printemps, le square comportait nombre de boutiques achalandées, une caserne de pompiers, le populaire Coney Island Cafe, une brasserie et deux hôtels de milieu de gamme, l'Essex et le Colonial.

Si une grande fébrilité habitait celle que Louvigny de Montigny avait qualifiée de rossignol, c'est que la maîtresse des lieux attendait impatiemment un billet qui ne venait pas. Et elle ne dissimulait pas sa rogne. Depuis qu'elle était sortie du lit, au début de l'après-midi, elle trouvait à redire sur tout : elle honnissait le directeur de l'Opéra qui avait remis ses débuts à plus tard dans la saison, vitupérait contre les cantatrices venues de France, se plaignait d'être abandonnée de tous – ce qui était totalement faux, chaque jour

des visiteurs se pressaient à sa porte —, et c'est sa servante Léontine qui faisait les frais de sa mauvaise humeur.

— Pour l'amour, ne bouge pas, sinon je n'arriverai jamais à lacer ce corset! se plaignit-elle.

Léontine, une femme corpulente au visage sévère, se comportait en sœur aînée auprès de mademoiselle Barély car elles vivaient ensemble depuis plusieurs années. Elle savait composer avec le tempérament versatile de cette dernière sans jamais se démonter. Elle éprouvait à son égard un attachement sororal, voire maternel; elle faisait les courses, préparait à manger, veillait sur tout, la gourmandait parfois si nécessaire et jouait les gendarmes lorsque des importuns essayaient de franchir leur seuil sans y avoir été conviés.

Mademoiselle Barély soupira d'impatience.

— Rentre ton ventre! Un peu plus! ordonna Léontine en tirant sur les lacets.

Elle l'aida ensuite à enfiler une jupe de serge foncée, une chemise safran dont les manches à gigot délicatement boutonnées de l'avant-bras aux poignets mettaient en valeur la finesse de ces derniers et une ceinture de mousseline mauve nouée en un gros nœud dans son dos, au-dessus de sa tournure.

Une sonnerie fit sursauter les deux femmes. Mademoiselle Barély descendit elle-même l'escalier d'un pas précipité. Un gamin lui tendit un billet, bouche bée, comme tant d'autres qui avaient eu avant lui le privilège de poser les yeux sur le visage séraphique de la chanteuse. Car oui, il y avait quelque chose de divin dans la figure de mademoiselle Barély: ses traits étaient harmonieux et délicats, l'ovale de son visage parfait, son nez droit et fin, et ses grands yeux d'un bleu très pâle lui donnaient

un air de madone. De plus, les pâtes et les poudres que lui procurait Léontine la faisaient paraître plus jeune que son âge.

Le coursier était en pâmoison. Mademoiselle Barély lui arracha le pli et déposa un centin dans sa main restée tendue. L'enfant repartit subitement, comme s'il sortait d'un rêve. Elle remonta les marches quatre à quatre tout en décachetant le billet. Après l'avoir lu, elle revint à sa chambre en poussant un juron.

— Ton langage! la semonça Léontine.

— Je m'en fous. Il faut que je sois là-bas. Comment vais-je m'y prendre...

La physionomie de Léontine exprima la surprise.

— Mais tu vas au Théâtre Français<sup>3</sup>, non ?

— Oui, évidemment! répondit mademoiselle Barély les sourcils froncés, après une seconde d'hésitation. C'est impensable qu'on ne me voie pas, c'est soir de gala!

Sa chevelure blond miel fut ramassée en un énorme chignon ceinturé par de savantes torsades, et son front haut fut dissimulé par une rangée de bouclettes frisottées à la façon de la duchesse May<sup>4</sup>.

— Comment me trouves-tu? demanda-t-elle. Va chercher mon chapeau.

Elle profita de ce que Léontine lui tournait le dos pour remplir son réticule. Elle entendit l'écho des sabots d'un cheval qui piaffait.

— La voiture est arrivée, dit Léontine en soufflant, lui tendant un chapeau.

---

3. À l'emplacement actuel du MTELUS.

4. Surnom courant de Mary de Teck, épouse du duc d'York et futur roi George V.

Mademoiselle Barély fixa solidement le gainsborough sur sa tête avec deux grandes épingles, s'enveloppa d'une cape à col de renard et dévala l'escalier avant de claquer la porte derrière elle. Léontine poussa un soupir de soulagement comme on le ferait après le passage d'une tornade. Elle était bien contente de regagner sa chaise berçante, à côté du poêle de la cuisine, pour reprendre sa lecture du feuilleton *La Chasse aux Millions* que *La Presse* publiait quotidiennement.

Dehors, la lumière du jour déclinait et le vent était tombé. Mademoiselle Barély était à peine assise sur la banquette chichement capitonnée du cabriolet qu'elle s'inquiéta du déroulement des heures à venir. « Vais-je y arriver ? pensa-t-elle. Tout cela est un peu risqué... mais on me verra à la fin du premier entracte, et je pourrai m'éclipser lorsque chacun aura regagné son siège... »

Elle se pencha pour regarder dehors. Le soleil couchant empourprait l'horizon et les ombres des bâtiments s'allongeaient sur la voie cahoteuse. L'attelage dut ralentir en prenant la rue Sainte-Catherine ; la circulation était devenue dense et il y avait beaucoup de passants qui déambulaient dans tous les sens. Mademoiselle Barély voyait briller au loin la façade du Théâtre Français, éclairée à l'électricité et décorée d'arches de chrysanthèmes. Elle demanda au cocher de s'arrêter exactement devant le théâtre, quitte à faire attendre le tramway qui les suivait ; elle ferait ainsi une entrée spectaculaire en fendant la horde des invités devisant sur le trottoir, tel Moïse séparant les eaux de la mer Rouge.

La cohue atteignait un comble. Des carabins chahutaient la guichetière parce qu'il ne restait plus de places au poulailler ; les étudiants en droit, plus pacifiques, interpel-

laient les personnalités gratinées qui défilait. Le maire de Montréal discutait avec le consul de France; le lieutenant-gouverneur Chapleau, facilement reconnaissable à sa crinière argentée, son habit brodé et sa cravate de la Légion d'honneur, tendait la main à Joseph-Israël Tarte, député de L'Islet; et dans ce joyeux tumulte le cab s'arrêta, mademoiselle Barély ouvrit la portière et trois jeunes beaux s'empresèrent de lui offrir leur bras pour l'aider à descendre. Elle rayonnait en distribuant des sourires à la volée, ralentissant le pas pour tirer le maximum de son effet.

Frédéric Delwaert et Jean-François assistèrent à cette entrée princière.

— La Barély! La voici! s'exclama Delwaert.

Jean-François fut ébloui. Il lui semblait que de l'élégante silhouette émanait autant de lumière que des ampoules électriques éclairant la marquise du théâtre.

Ce soir-là, l'Opéra français donnait le coup d'envoi de sa troisième saison, en dépit des déboires financiers qui avaient assombri la fin de l'exercice précédent. Il était bien difficile de maintenir à flot une entreprise aussi audacieuse à une époque où plusieurs autres salles, comme l'Académie de Musique, le Théâtre Royal, le Queen's et le Monument-National fraîchement construit, rivalisaient en présentant des attractions de haut calibre. C'est peut-être ce qui avait poussé le nouveau directeur artistique, Arthur Durieu, à se rendre lui-même en France durant l'été pour mettre sous contrat une quinzaine d'interprètes de renom afin de garantir la qualité de sa troupe. De fait, mademoiselle Barély était féroce ment envieuse de ces Françaises, dont la présence entravait son ardent désir de jouer des premiers rôles. On savait déjà que les plus beaux rôles seraient attribués à la Bennati, l'Essiani et la Conti-Bossy. Quant aux utilités et

aux dugazons<sup>5</sup>, elles étaient rarement confiées à des artistes locaux et n'étaient pas du tout à la hauteur des ambitions de mademoiselle Barély.

Lorsque cette dernière arriva près de Durieu, qui distribuait des poignées de main aux personnalités de marque s'acheminant vers la salle, elle s'immobilisa devant lui, de sorte qu'il ne puisse l'ignorer. Elle lui décocha alors une délicieuse flèche habilement préparée :

— Mon bon monsieur Durieu! préluda-t-elle en tendant sa main à baiser. Comme c'est gentil à vous de m'avoir choisie pour jouer Athénaïs dans *Les mousquetaires de la reine* la semaine prochaine! C'est un tel honneur de pouvoir figurer dans une première canadienne!

— Mademoiselle Barély! susurra-t-il avec un rictus poli. Oui, justement, j'ai...

— Je suis désolée de ne pas avoir eu le temps de répondre à votre billet, l'interrompit-elle en parlant assez fort pour que tous entendent. Mais ce soir, je vous remercie avec grâce!

Esquissant une révérence, elle continua son chemin. Louvigny de Montigny, qui l'avait entendue, s'empressa d'aller narrer la chose à ses amis restés sur le trottoir. Jean-François admira sa cape moirée et sa longue écharpe rouge qui faisaient penser à Aristide Bruant. Comme Louvigny, Frédéric portait un haut-de-forme, ce qui accentuait chez Jean-François un vague sentiment d'infériorité, en dépit du costume fort correct que lui avait prêté Delwaert.

— Quelle habile petite femme! commenta Louvigny.

— Je sais que vous en êtes toqué, mon cher, mais je ne voudrais pas avoir à harnacher un caractère aussi volontaire.

---

5. À l'opéra, actrice secondaire jouant les amoureuses ou les soubrettes.

— Voyez-vous, cher Delwaert, il y a que j'aime les défis. D'ailleurs, je parie avec vous une douzaine d'huîtres que je lui adresserai la parole avant vous à l'entracte.

— Tope là! acquiesça Delwaert.

La sonnerie du théâtre retentit, invitant les retardataires à gagner leur place. Un homme assez costaud, vêtu d'un costume ayant connu de meilleurs jours, apparut.

— Tiens, Rousseau qui arrive, dit Louvigny.

Il le présenta à Jean-François.

— C'est le beau-frère de Victor... Victor Pons, le souffleur, que vous avez rencontré cet après-midi.

— Enchanté, dit Jean-François.

— Tu as failli être en retard, Jean-Baptiste.

— C'est à cause de ma femme, comme toujours...

— La belle excuse. Entrons.

Une chaleur étouffante régnait dans la salle archicomble; on avait même refusé une centaine de spectateurs. Le lieutenant-gouverneur Chapleau et le maire de Montréal saluaient l'assistance depuis leur loge d'avant-scène. Assise à l'écart, ayant choisi un siège tout au bout d'une rangée, une personne semblait curieusement nerveuse: c'était mademoiselle Barély. En parvenant à son fauteuil, Delwaert signala sa présence à ses amis. Ils trouvaient curieux qu'elle soit venue seule.

Sous le proscénium, Durieu égreua un laïus de circonstance, puis l'éclairage baissa. La représentation du *Songe d'une nuit d'été* commença. Les musiciens attaquèrent l'ouverture et le rideau s'ouvrit. Le public fut d'abord assez réservé; les journaux avaient reproduit tant de critiques élogieuses venues des vieux pays qu'il se méfiait un peu. Mais c'était la première fois que l'on jouait cette œuvre pas très récente au Canada. Monsieur Barbe, ténor léger, se distingua par son

talent de diseur, et madame Conti-Bossy excella dans les vocalises qu'exigeait le rôle de la reine Elizabeth.

Le premier acte se termina sur ce qui ressemblait à un duel entre le chœur et l'orchestre à savoir qui enterrerait l'autre. Mademoiselle Barély prit son temps pour quitter son siège afin d'aller se fondre dans la marée des spectateurs qui envahissait bruyamment le foyer et le hall, débordant même sur le trottoir devant le théâtre. « Pourvu que personne ne me suive », pensait-elle.

Jean-François et ses amis se retrouvèrent entre le fumoir et la sortie.

— Comment trouvez-vous la Conti-Bossy? demanda Louvigny.

Victor Pons, qui n'avait pas eu grand-chose à faire dans sa fosse, les avait rejoints.

— Vous avez vu la Barély? demanda Delwaert.

— Il me semble l'avoir vue il y a un instant. Avec le jardin de falbalas qu'elle a sur la tête, elle sera facile à trouver!

— Moi, je vous revois plus tard, lança subitement Montigny. J'ai à faire.

Jean-François ne suivait pas leur conversation. Tous ses sens étaient sollicités par l'atmosphère grouillante. Un roquentin faisait la cour à une jeune fille qui cherchait désespérément son chaperon du regard. L'effluve sucré d'un parfum de femme l'écoeura. Madame Pépin, la fleuriste qui tenait boutique juste à côté du théâtre, circulait dans la foule en proposant des œillets à ces messieurs dont le revers était dégarni. Ce mouvement constant, qui l'emportait depuis qu'il était descendu du train en après-midi, étourdissait Jean-François. Il se disait : « Est-ce que je suis vraiment ici, au milieu de cette foule de gens si bien vêtus? » Il se sentait catapulté au centre du monde, alors que le matin même

il s'était levé en regardant les premières lueurs de l'aurore rosir les champs paisiblement endormis de son Kamouraska natal.

Des gens se retournaient à côté de lui, montrant du doigt le lieutenant-gouverneur qui sortait du théâtre avec Israël Tarte, comme s'ils avaient toujours été de grands amis, et qui se dirigeaient vers un restaurant à deux coins de rue de là. Frédéric Delwaert tira Jean-François par le bras.

— Allons enfiler une douzaine d'huîtres frites chez Charley nous aussi, proposa-t-il.

Il commençait à faire nuit. Les réverbères étaient allumés. Tout reprenait vie au milieu des ombres chatoyantes. Jean-François était pénétré d'une ivresse inconnue. Trois personnes, pourtant, s'éloignaient de ce centre du monde, vers une mystérieuse destination.

# 3

## UNE CAVE DE LA RUE JACQUES-CARTIER

La représentation du *Songe d'une nuit d'été* avait repris, mais avec quelques spectateurs en moins. Dans la nuit sombre, ils avaient furtivement quitté le Théâtre Français pour se rendre à un rendez-vous secret. Parmi eux, Jean-Baptiste Rousseau et Louvigny de Montigny. Ce dernier avait choisi de faire un détour par la rue De La Gauchetière pour pouvoir parler à l'abri de toute oreille indiscreète. L'effluve tépide émanant du fleuve se frayait un chemin jusqu'à leurs narines et des rubans de brouillard, poussés par la brise, ondoyaient autour d'eux.

— Dois-je te répéter ce qui va se dérouler? demanda Montigny.

— Pas besoin, répondit Rousseau.

— Ce n'est pas une loge comme les autres. Nous ne sommes pas affiliés au Grand Orient de France.

— Vous êtes indépendants?

— Oui.

— Comme les Fils de la Liberté?

— Si tu veux. Mais nous ne sommes pas armés comme les Frères chasseurs. N'oublie jamais que nous opérons dans le plus grand secret. En cas de trahison, le châtement est

sans appel. Si tu as changé d'idée, dis-le tout de suite, car tu ne pourras plus reculer.

Les deux hommes remontaient maintenant une rue bordée de maisonnettes en bois et arrivaient à la hauteur de la rue Dorchester<sup>6</sup>. Avant de s'y engager, Montigny regarda encore derrière lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls. Ils prirent ensuite la rue Jacques-Cartier<sup>7</sup>, peu éclairée. Derrière les rideaux de certaines fenêtres, les lampes créaient de fades jeux d'ombres. Le ciel était noir. Pas une âme en vue. Les chiens préféraient la chaleur de l'âtre et aucun chat ne se serait aventuré dehors par pareille nuit sans lune. Montigny jeta un dernier regard circulaire avant de prendre la recrue par l'avant-bras pour la conduire au fond d'une ruelle ; il s'arrêta devant une porte ferrée sur laquelle il frappa trois fois deux petits coups secs. Le panneau coulissant d'un carreau, à hauteur de visage, glissa. Montigny s'approcha de l'ouverture et chuchota :

— Rouge est le lys.

La porte s'ouvrit, livrant passage aux deux hommes. Ils descendirent quelques marches menant à une cave ; le portier les précédait avec un lumignon répandant un éclairage rudimentaire. Puis, ils passèrent sous une arche fabriquée avec des branches de sapin. Des lanternes rouges étaient suspendues le long des murs et, au fond de la pièce, trois personnes portant une cagoule et une longue tunique bleu foncé étaient debout derrière une table oblongue garnie de deux chandeliers. Rousseau fut surpris de ne voir ni pentagramme ni autre signe cabalistique. La séance de la loge du Lys allait commencer.

---

6. Aujourd'hui, boulevard René-Lévesque.

7. Aujourd'hui, rue Saint-Timothée.

Louvigny de Montigny avait déjà instruit Rousseau du rituel grâce auquel on procéderait à son admission au sein des philadelphes. Il savait que depuis qu'il était rentré de France l'ancien maire de Montréal Honoré Beaugrand cherchait lui aussi à fonder une loge maçonnique, où il pourrait prôner son anticléricalisme en contestant l'emprise du clergé sur la population et en exaltant une réforme de l'enseignement sous le signe de la laïcité. Beaugrand était un libre penseur qui rêvait d'une nation canadienne-française autonome.

Mais la loge du Lys, fondée il y avait moins d'un an, était encore à l'état embryonnaire, et ses objectifs, mal définis. C'est pourquoi Jean-Baptiste Rousseau voulait rejoindre ses rangs. Il avait envie d'actions plus vigoureuses. Son mentor et lui s'assirent côte à côte sur les deux dernières chaises encore libres. Il y en avait en tout deux douzaines, soigneusement alignées comme des sièges de théâtre et séparées par une carquette bleue menant à l'estrade où se tenaient les trois personnages cagoulés, chacun portant sur sa tunique un symbole différent, brodé sur le côté cœur. Celui du centre prit la parole :

— Nous accueillons ce soir un nouveau compagnon.

Sa voix était grave et légèrement sifflante, comme celle d'un asthmatique, et il articulait lentement.

— Nous l'accueillerons, Maître Illustre, firent en chœur les autres membres de la loge.

— Jean-Baptiste Rousseau, avance-toi.

Le nouveau venu se leva et se rendit au pied du podium.

— Lève la main droite et répète après moi : Tout ce que j'entendrai en ces murs restera en ces murs.

Rousseau répéta solennellement.

— Je jure fidélité et obéissance, même au prix de ma vie.

— Je jure fidélité et obéissance, même au prix de ma vie, reedit Rousseau.

— Pose ton genou gauche à terre.

Rousseau s'exécuta.

— Quelle est l'écorce la plus fine ?

— La chemise.

— Quelle est l'écorce la plus épaisse ?

— L'habit.

— Par où passe-t-on dans la forêt ?

— Par le pied cornier.

Chaque parole se répercutait sur les murs humides. Il régnait dans la cave un silence quasi religieux.

— Commandeur ! ordonna le Maître. Accordez-lui l'insigne.

La personne qui était à sa droite contourna la table pour s'approcher de Rousseau. Elle était de petite taille et tenait dans ses mains très blanches une chaînette à laquelle était passée une fleur de lys en fer-blanc galvanisé à l'étain, symbolisant la modestie. Le Commandeur se plaça derrière Rousseau et noua le fermoir sur sa nuque pendant que le Maître Illustre déclama le reste du rituel :

— Cette fleur de lys ne te quittera plus. Tu la porteras jour et nuit, peu importe ton habillement. Elle sera toujours au contact de ta chair. Elle confirme ton appartenance à la loge du Lys et tu ne t'en sépareras qu'à ta mort. Je t'installe au grade d'Écuyer Novice.

Toute l'assistance se leva et scanda :

— Le lys ! Le lys ! Le lys !

— L'injustice doit cesser ! lança le Maître d'une voix vibrante.

— Elle cessera ! scanda l'assemblée d'une seule voix.

Le Maître Illustre fit signe à Rousseau qu'il pouvait retourner s'asseoir. Ce dernier ressentait une grande émotion, car l'initiation l'avait étonné. Elle ne ressemblait pas à ce qu'il croyait savoir sur les rites maçonniques. La hiérarchie de la loge du Lys était ordonnée en fonction de degrés : Maître Illustre, Commandeur, Chevalier Kadosh et autres, mais l'organisation portait surtout en son âme le désir de réaliser l'indépendance de la province. En cela, elle tenait à la fois de l'ancien rite écossais et du désir d'action des carbonari.

Le Maître reprit la parole :

— Vous aurez remarqué ce soir que le Chevalier Kadosh est absent. Il ne peut être avec nous car il est à son travail. Cependant, nous devons décider de nos moyens d'agir. Voilà maintenant plus de cinq ans que le gouvernement du Manitoba bafoue nos droits en interdisant l'enseignement du français. Cela fait trop longtemps que le gouvernement conservateur affirme que le Manitoba doit restaurer les droits et les privilèges de la minorité catholique, mais dans les faits, il ne cesse d'atermoyer. Et comme vous le savez déjà, les membres du cabinet sont divisés; certains sont même prêts à tout, tant ils détestent les catholiques.

— Ce sont les maudits orangistes! lança une voix.

— Taisez-vous! Nous le savons tous. Mais la prochaine session parlementaire sera la dernière de ce gouvernement, et il faut absolument que la loi réparatrice soit votée.

— Si vous permettez, Maître, fit la voix flûtée du Commandeur, comment faire? Il semble évident que Bowell sera incapable de rallier ses troupes d'ici à ce que le Parlement se réunisse à nouveau.

— Est-ce qu'y faut qu'on s'en remette aux libéraux? demanda une voix provenant du fond de la salle.

— Non! Jamais! Ce sont des annexionnistes! Ils veulent faire de nous des Anglais américains. Oh, ils ont travaillé main dans la main avec les Nationaux, du temps de notre très cher et regretté Honoré Mercier, mais on ne peut pas leur faire confiance. Leur chef, Laurier, est un pleutre qui se mure dans le silence. Avec lui, ce sera comme avec les conservateurs. Nous allons disparaître, en étant soit avalés par l'union américaine, soit étranglés dans l'union canadienne.

— Laurier a pourtant bien lutté pour empêcher la pendaison de Riel. Il était de notre côté!

— Ça, c'était il y a dix ans! Il prend notre défense quand cela lui garantit le vote des Canadiens français, sinon ce n'est qu'un grand parleur. Les Castors, les Nationaux, tout ça, c'est du passé. Cela fait plus de quinze ans que le Parti libéral attend de reprendre le pouvoir, et il n'y arrivera qu'en se mettant à genoux devant les orangistes.

— C'est un hypocrite! lança une autre voix. Il chante une chanson pour amadouer les Canadiens français et il rampe devant les Anglais.

— En tout cas, cria quelqu'un, si les Anglais nous détestent, je les déteste moi aussi! Il faut prendre les armes, comme en trente-sept!

— Silence! À l'ordre! tonna le Maître. Nous ne gagnons rien en usant de violence. Nous prendrons nos renseignements. Nous aviserons ensuite, et on choisira quels moyens nous pouvons utiliser pour nous faire entendre.

L'autorité naturelle du Maître ramena le calme. Le Commandeur prit la parole:

— J'aimerais vous rappeler ce que le patriote Jules-Paul Tardivel a écrit dans *La Vérité*.

La voix était chantante. Rousseau remarqua que lorsque le Commandeur s'emballait, elle devenait plus cristalline. On aurait dit une voix de femme.

Le Commandeur se leva, un papier à la main.

— Souvenons-nous et n'oublions jamais.

Puis, se raclant la gorge, il commença sa lecture :

— « Nous sommes de ceux, plus nombreux qu'on ne le pense, qui "n'acceptent" pas la Confédération, mais qui la "subissent" seulement, en attendant des jours meilleurs ; qui se refusent à voir dans le régime actuel la dernière phase des destinées politiques du Canada français ; qui espèrent que la Providence nous arrachera un jour à l'anéantissement national vers lequel nous tendons depuis 1840. »

Des applaudissements fusèrent.

— Assez pour ce soir, dit sentencieusement le Maître Illustre. Quelqu'un a quelque chose à ajouter ?

Un homme assis dans la première rangée se leva. En signe d'humilité, il enleva son galurin qu'il tint ensuite dans ses mains, en le faisant tourner avec ses doigts. Il était timide et avait rarement pris la parole dans une assemblée.

— Ma sœur a été maltraitée. On a pas été juste avec elle.

— De quoi s'agit-il ? Raconte, fit le Maître.

— Ma sœur a quinze ans. A' s'appelle Jeanne, mais comme chez tous les maudits Anglais du Golden Square Mile, ils l'appellent par son nom de famille. « Barrette, fais ci ! Barrette, va chercher ça ! Barrette, tu gaspilles le charbon ! »

Le Commandeur l'interrompt :

— Viens-en au fait.

— Hier, elle a été renvoyée avec pas de recommandation et sans lui payer son mois.

— Pourquoi?

— A' l'avait échappé une théière en porcelaine pis a' s'est brisée sur le plancher.

— Le chien! s'exclama une voix.

— Il faut la venger! cria une autre.

— Ouais! On devrait aller garocher une brique sur sa fenêtre!

— Non, non! objecta le Maître. Pas de violence!

— C'est contre nos principes, renchérit le Commandeur.

Des murmures parcoururent l'assistance. Les avis semblaient partagés. Le Maître Illustre y mit fin d'un ton autoritaire.

— C'est tout pour ce soir, déclara-t-il.

Tous les hommes présents se levèrent de leur siège, enfiévrés par le discours du chef de la loge qui les aiguilonna d'une voix vibrante en formulant l'apophtegme rassembleur:

— Quelle est la force qui nous guide?

— Le lys!

— L'injustice doit cesser!

— Elle cessera! répondit l'assemblée d'une seule voix.

— Gloire aux compagnons du Lys!

— Gloire à nous!

Le groupe se sépara dans un bruit de chaises et de froissement de manteaux qu'on renfile. Les dirigeants de la loge se retirèrent dans une petite antichambre pour enlever le costume préservant leur anonymat. Le reste de l'assemblée sortit de la cave un par un ou par petits groupes.

Une fois sur le trottoir, Rousseau interrogea Montigny:

— Qui sont ces gens qui dirigent la loge?

— C'est secret. Ce n'est que parvenu à un certain grade que nous pouvons connaître leur identité.

— Toi, tu les connais ?

— Je ne connais aucun d'eux, répondit Montigny. Tu es content d'appartenir maintenant à la loge du Lys ?

— C'était mon souhait le plus cher, déclara Rousseau.

Ils se séparèrent une fois parvenus rue Sainte-Catherine. Louvigny de Montigny s'en alla rejoindre ses amis au Théâtre Français. Rousseau demeura sur place, songeur. En vérité, il avait l'intention de retourner vers la ruelle pour guetter les chefs de la loge, car il soupçonnait qu'ils avaient accès à une sortie dérobée. Il se cacha derrière le tronc d'un gros érable et attendit. Plusieurs minutes passèrent. Sa patience fut récompensée : il vit distinctement une silhouette apparaître au fond de la ruelle, qu'on aurait dite sortie de nulle part. Il y avait assurément une autre issue, secrète. L'homme – car sa stature ne pouvait qu'être celle d'un homme – portait un haut-de-forme noir, et une cape l'enveloppait. Rousseau décida de le suivre discrètement.